

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 42

Artikel: Un obstacle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192550>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ETRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du
1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou
du 1^{er} octobre.

Emigrants vaudois.

Les journaux de la semaine nous ont annoncé le départ pour le Nouveau-Mexique (Etats-Unis) d'une soixantaine de personnes des environs de Vevey, dont l'intention est de fonder là-bas une colonie qui portera le nom de notre canton. Puissent-elles y trouver le bonheur.

Il est curieux de remarquer que, dès l'origine, Montreux, Vevey et les localités voisines, ont fourni au continent américain de nombreux et vaillants colons. « En 1801, déjà — c'est ici le lieu de le rappeler — dix-sept personnes de Montreux et de Blonay introduisirent la vigne sur les bords du Kentucky, dans un endroit qui reçut le nom de *First vine gard* (premières vignes). Les chefs de cette colonie étaient Jn-Jaques Dufour, de Montreux, et ses frères. Ils étaient partis de Montreux convaincus que la Providence les avait destinés à introduire cette culture dans le Nouveau-Monde; aussi aimait-ils à s'appeler les Noé modernes.

» En 1803, un autre établissement vaudois se transporta dans l'Indiana, sur les bords de l'Ohio, et prit le nom de *Swisserland* (le pays suisse). En 1804, cette seconde colonie fut renforcée par deux familles des environs de Cossigny, une de Vevey et une de la Vallée.

» Le terrain acheté fut divisé en portions de 200 acres, aboutissant toutes à l'Ohio par un front de 300 pas ; et chaque colon dut construire son habitation sur sa propriété, le long d'une route large de 100 pas, parallèle à la rivière, et plantée de quatre lignes d'arbres. Un emplacement fut réservé au centre pour un temple, qui servit aussi d'école, pour un cimetière et un jardin destiné au pasteur, qui était en même temps maître d'école. Peu à peu nos colons apprirent l'anglais, mais conservèrent l'usage de la langue française. Il arriva même une époque orageuse, où ils convinrent, par mesure de sûreté, de n'employer entre eux que le patois vaudois.

» En souvenir de la terre natale, ils donnèrent à leur principal groupe de maisons le nom de *Nouvelle Vevey*, et celui de *Venoge* à la rivière qui traverse le New-Switzerland.

Jean-Jaques Dufour rentra plus tard dans sa patrie, après avoir acquis une certaine aisance. » (*Conteur* de 1888.)

Aujourd'hui, les émigrants peuvent partir avec plus de sécurité qu'à l'époque dont nous venons de parler, vu la facilité qu'on a maintenant de se renseigner sur ces contrées lointaines, dont on ne se faisait aucune idée au commencement du siècle, témoin les lignes suivantes empruntées à un ouvrage sur cette matière, publié en 1803, par M. Louis Bridel, pasteur de l'église française à Bâle.

« Rien ne m'afflige autant, dit-il, que l'ignorance des familles vaudoises qui émigrent, sur tous les objets qui peuvent les intéresser. La plupart s'imaginent que les Etats-Unis se sont pas plus grands que la Suisse, que chacun s'y connaît, que l'on y trouve aisément les personnes qu'on cherche. Ils ne savent pas que c'est un pays immense où un Européen se trouve aussi perdu que pourrait l'être un Américain à son arrivée en Europe. Ils savent en gros qu'il y a un Kentucky, que le citoyen Dufour, de Montreux, et plusieurs agriculteurs estimables y ont fait un établissement. Mais demandez-leur où est le Kentucky, quelle est sa latitude, son climat, ses productions, la valeur des terres, le prix des denrées et de la main-d'œuvre, le chemin qui y conduit, les frais de route, etc. ? ils n'en savent pas un mot. Et ils partent !!! Un paysan qui partait dernièrement pour l'Amérique, sur une lettre d'un de ses parents, m'assura que, pourvu qu'il se trouvât de l'autre côté, il n'était plus en peine de rien, parce que son parent lui avait promis de venir à sa rencontre. Je ne pus jamais lui faire comprendre qu'il était fort douteux que ce dernier fit 250 lieues pour arriver et autant pour retourner chez lui, uniquement dans le but de venir à sa rencontre. Certes, s'il le fait, ce sera l'exemple d'une rare amitié, et qui rappellera le mutuel dévouement d'Oreste et de Pyrène. »

Un obstacle.

Notre théâtre venant de rouvrir ses portes, nos lectrices voudront bien nous permettre de leur mettre sous les yeux quelques passages d'une chronique de M. F. Sarcey, dans le *XIX^e Siècle*. Nous en sommes désolé, mais il s'agit encore de ces malheureux chapeaux, dont tant de gens se plaignent pendant les représentations théâtrales, chapeaux qui pourraient fort bien être remplacés par la coiffure dont parle M. Sarcey.

« L'autre jour, à la première représentation de la *Mer à l'Odéon*, il y avait à l'orchestre une dame dont le chapeau a fait scandale. C'était moins, à vrai dire, un chapeau qu'un vaste parasol, sur lequel se dressaient des oiseaux. Ce chapeau a mis en mouvement toutes les langues, et vous pensez si l'on s'en est amusé. Je parle, bien entendu, des personnes qui étaient devant la dame. Car celles que le hasard avait placées derrière n'ont pas dû rire ; je tiens pour certain qu'elles n'ont rien pu voir du spectacle. Les quolibets allaient leur train ; on connaît que l'ouvreuse, invitée par les voisins du chapeau à prier la propriétaire de le déposer au vestiaire, aurait répondu :

— Je n'ai pas osé, le vestiaire de l'Odéon est trop petit.

Il n'y avait sans doute là qu'une excentricité. Mais les chapeaux de femmes qui, sans avoir ces dimensions énormes, dérobent aux personnes assises derrière la meilleure partie de la scène ne sont pas rares, même encore aujourd'hui où la mode des chapeaux aux envolées démesurées a presque disparu. Je puis dire qu'à cette même représentation j'en ai été, pour mon compte, tout le temps importuné.

J'avais devant moi, dans la ligne de mon regard, à diverses rangées d'orchestre, des chapeaux de femmes assez hauts pour m'intercepter la vue de la scène. Je n'apercevais ce qui s'y passait qu'à travers les interstices, et comme les têtes des femmes remuent sans cesse, il fallait tout le temps me pencher à droite ou à gauche, glissant ma lorgnette à travers les intervalles que le hasard me ménageait. Je ne sais pas de gym-

nastique plus fatigante et plus agaçante tout ensemble.

Les femmes à l'orchestre sont insupportables, parce qu'elles gâtent à ceux qui sont placés derrière elles tout le plaisir du spectacle. Là-dessus, il n'y a qu'un cri : leurs chapeaux ennuient tous les voisins. Il suffit parfois d'une méchante plume de rien du tout qui se dresse sur un chapeau bas de forme, pour dérober au malheureux assis derrière une vaste partie de la scène. Comme aujourd'hui l'agrément du spectacle est moins dans ce que l'on entend d'une pièce que dans ce qu'on en voit, vous jugez du dépit qui s'amasse et qui ferment au cœur du spectateur, lésé dans son plaisir. Il a payé, et payé fort cher pour tout voir, et il ne voit rien.

Il y aurait une réforme bien simple : C'est que les femmes convinssent d'une coiffure de théâtre. Il est clair qu'elles ne peuvent venir en cheveux, car il faudrait se faire coiffer spécialement, même pour les spectacles où l'on ne vient pas décolletées, en toilette de bal. Ce seraient bien des affaires. Mais ces dames ne pourraient-elles s'entendre pour jeter sur leurs cheveux une fanchon quelconque. Il va sans dire que je me sers du mot « fanchon » sans y tenir autrement. Je ne suis pas grand clerc en ajustements féminins, et il est probable qu'un morceau d'étoffe placé sur la tête doit avoir toutes sortes de noms, selon les formes qu'il affecte. Peu importe la forme ; nos modistes auraient assez de goût et de talent pour faire, avec un simple voile couvrant les cheveux, de délicieuses coiffures encadrant le plus joliment du monde de jolis visages.

On me dit que, en Allemagne, les femmes déposent au vestiaire ou gardent sur leurs genoux les chapeaux qui leur servent de coiffure, comme nous faisons des nôtres, nous autres hommes. Si l'un de nous s'avisa de garder, une fois le rideau levé, son chapeau sur la tête, on entendrait de beaux cris ! Et cependant, nos chapeaux d'homme, même les plus hauts de forme, sont moins gênants à la vue que ceux des femmes. En Angleterre, les femmes, au moins dans les années où j'ai suivi le spectacle à Londres, portaient sur leurs cheveux une manière de guipure ou dentelle qui était, à mon avis, d'un aspect très élégant et qui avait cet avantage de ne dérober à personne la vue du spectacle.

Chose bizarre ! nous voyons des femmes qui n'hésitent pas à arrêter les regards de toute une salle en déployant des chapeaux d'une envergure extravagante. Pas une n'oserait braver la mode en adoptant une coiffure rationnelle, qui ferait plaisir à tous leurs voisins !

— Je me ferais remarquer ! disent-elles !

Aux gens qui digèrent mal.

Nous empruntons les passages suivants à une intéressante chronique médicale du docteur A. Montel, dans l'*Estafette de Paris*. Il s'agit de la *dyspepsie*, malaise d'origine stomacale, qui s'accentue généralement au printemps, et dont on peut souvent se rendre maître avec un régime approprié et une hygiène bien comprise.

« La dyspepsie, dit M. Montel, étant définie *troubles fonctionnels du tube digestif*, c'est presque dire quels en sont les symptômes. On éprouve tout d'abord une sensation de pesanteur dans l'estomac, où les aliments séjournent plus longtemps que de coutume. Puis bâillements, éructations fréquentes, souvent des renvois acides, c'est-à-dire les phénomènes connus de tout le monde quand, selon l'expression familière, le dîner *ne passe pas*. Lorsque la dyspepsie — qui n'est pas l'indigestion — au lieu d'être passagère, dure plusieurs jours ou plusieurs semaines, il existe chez le malade un état particulier de malaise dont il ignore souvent la véritable cause.

On se réveille le matin avec une langue abominablement sale ; l'haleine a une odeur fétide particulière, les traits sont tirés, le teint blasard. L'appétit est fort irrégulier ; les digestions se font mal et il en résulte un état habituel de constipation ou de diarrhée : souvent ces deux phénomènes alternent. Dans une forme qu'on appelle la *dyspepsie flatulente*, le ventre est ballonné, car l'intestin se trouve distendu par une énorme quantité de gaz, résultat d'une chimification laborieuse. Cet état peut durer des mois et des années ; tout dépend de l'intensité de la maladie.

Or, comment y remédier ? Tout d'abord, il est nécessaire de connaître la cause du mal, afin de la supprimer, si possible ; sans quoi il y a bien des chances pour que tous les remèdes du monde restent impuissants. L'expérience nous ayant appris que la dyspepsie est une maladie très commune et liée intimement aux conditions sociales dans lesquelles nous vivons, il en résulte que l'hygiène et le régime forment presque à eux seuls la base du traitement.

On devient dyspeptique parce qu'on mange trop ou trop souvent ; parce que l'alimentation est trop succulente ou trop épicee ; parce qu'on abuse des farineux, des sauces, des ragouts ; parce qu'on mange trop vite ; parce qu'on n'agit pas assez et que l'estomac devient aussi paresseux que son propriétaire ; parce qu'on se laisse constiper ; parce qu'on absorbe une trop grande quantité de liquide ; parce qu'on se livre à des excès et des écarts de régime ; parce qu'on fume trop, etc., etc.

Le remède est donc tout indiqué. Si vous êtes un gros mangeur, mettez-vous un peu à la diète et modérez-vous ensuite quand vous serez guéri. Quarante-huit heures de bouillon et de potage au lait suffisent le plus souvent pour rétablir le cours normal des fonctions digestives. Rappelez-vous cette prescription d'un médecin anglais à son client milliardaire qui ne digérait plus : « Mylord, vivez avec un schelling (1 fr. 25) par jour et gagnez-le. » Evitez les plats que vous ne digérez pas facilement, restez plutôt sur votre appétit ; contentez-vous de

viandes grillées et rôties et abandonnez les légumes secs.

Nous savons que les légumes frais sont rares en hiver, c'est justement pourquoi la dyspepsie est si fréquente au printemps ; en outre, on contracte l'habitude du coin du feu, on ne prend pas assez l'air et on digère mal. On a beaucoup diné en ville, et l'on a besoin — sans métaphore — d'être mis au vert.

Il faut, après le repas, un exercice modéré sans fatigue, une promenade, par exemple.

Foyez la tendance au sommeil et gardez-vous bien de lire en mangeant ; évitez même les préoccupations d'esprit. Tout travail intellectuel appelle au cerveau une certaine quantité de sang dont l'estomac et l'intestin ont besoin pour digérer. Mâchez bien vos aliments, qui doivent subir un commencement de digestion sous l'influence de la salive et ne mangez pas trop vite. Evitez surtout la constipation, car la capacité de l'intestin est limitée et l'appétit se ressent vite de son obstruction prolongée. Ne buvez pas trop en mangeant, pour ne pas dilater votre estomac outre mesure ; évitez les excès de toutes sortes, surtout pendant la digestion, ne fumez pas à jeun.

Telles sont les règles générales que doit observer le dyspeptique. Mais il est bien évident que certains cas demandent une médication particulière. Les renvois acides seront utilement traités par les alcalins, la flatulence sera justifiable des cachets à base de magnésie, de charbon de peuplier et d'essence d'anis. Comme on le voit, nous nous sommes borné à indiquer ce qu'il faut *ne pas faire*. Ceux de nos lecteurs dyspeptiques qui nous obéiront à la lettre se trouveront guéris par cela même dans la proportion des deux tiers : les autres, dont le mal présentant un caractère spécial, réclame un traitement approprié, feront bien de consulter leur médecin et surtout de suivre ses prescriptions. »

Lo lärro que robè dái tchoux.

Onna bouna repassâie fâ dái iadzo dão bin po corredzi cauquon ; mà quand on a étâ vouistâ, et quand bin on l'a pas robâ, on sè tirè pas ein derrâi s'on sè pao reveindzi. Reindrè lo bin po lo mau fâ soveint mé d'effé po coredzi cé qu'ein a fauta.

Tavan, lo grandzi à Madama dè Fontanalaz, avâi on grand câro dè tchoux dein són pliantadzo, qu'est ào bas dão prâ, derrâi la mâison. Po dái bio tchoux, c'étai dái bio tchoux, dái tétes coumeint dái croubelions, et Tavan ein volliavè férè dè la compoûta po l'hivai ; mà clliâo tchoux aviont dái z'amateu, et on bio dzo, Tavan vâi qu'on lâi ein robâvè, que cein ne lâi allâvè diéro, kâ quand on compté su oquiè, l'est foteint se cein vo manquè. Tot lo drâi, Tavan aqchenâ Troblion d'êtrè lo lärro. Cé Troblion avâi étâ on bon soudzet dein lo temps, mà s'étai mariâ, l'avâi 'na beinda d'enfants, et n'avâi què sè brés po lè nurri. Quoui vint pourro, vint crouïo, et lo pourro diablio, que ne poivè pas niâ lè